

UN AUTRE HIVER EN ABSENCE

Troisième conversation depuis Beyrouth

Marc-Antoine Cyr // 30 novembre 2012

*Tu sais comment réfléchissent ces intellectuels :
ils croient résoudre leur problème de conscience
avec des statues, des poèmes ou des romans.*

– Elias Khoury, La Porte du soleil

Et puis à Beyrouth, on s'habitue. On finit par s'habituer.

– À quoi ?

– C'est pas la peine de faire semblant. Tu sais bien de quoi je parle. Rien que le nom de Beyrouth.

– Ah. Tu veux parler de ça.

Oui, de ça. De partout, elle suinte comme une ancienne odeur. Ses griffures, loin d'avoir été pansées, exhalent encore un âcre fumet. D'un regard, jamais on n'arrive à embrasser un paysage duquel elle serait absente, en clair ou en négatif. Il semble ici manquer toujours une chose. C'est elle, en creux. Elle colle aux contours comme une vieille ombre sale. On sait qu'elle reste terrée dans les fourrés, prête à bondir. Qu'elle se joue des uns et des autres comme un cancer, avec la faim de revenir avaler les cellules les plus vives. Et puisqu'elle est là inoubliable, alors on s'habitue. Quand on ose la biffer de sa « Petite liste des effrois habituels », il y en a qui veillent et qui jouent à pulvériser des voitures, à faire s'envoler des corps.

– T'es sûr que tu veux aller par là ? C'est sombre par là.

– Je sais. C'est sombre et ça donne froid.

– T'as peur ?

– Pas plus que d'habitude.

– Oui bon, d'accord. Je te suis. Mais avant, dis-moi : combien t'as peur d'habitude ?

– Moi ? Toujours beaucoup.

– Oké, vieux. Allons-y tant qu'on est deux.



Avant de venir à Beyrouth comme avant de voler vers tout pays criblé, il y a le petit lexique que l'on déchiffre. Attentats, bombardements, poudrière, dangers divers, tensions, risques. Il y a la carte de la région que l'on regarde, simple dessin sans les reliefs du réel. On la regarde et elle semble s'animer comme ces images de la télévision, avec de petits crachotements de feu orange là où l'on sait que ça pète. Mais la carte n'est qu'un dessin et c'est le plus souvent inoffensif, un dessin. Il y a les gens que l'on doit appeler et qui vous disent si ça va, si vous pouvez venir ou s'il vaut mieux remettre à plus tard. Il y a la logorrhée permanente des médias et tous les sites gouvernementaux qui allument en vous des terreurs amplifiées. Il y a ce « vous verrez, ici on est toujours au bord du gouffre » glissé dans un mail, juste avant un « on vous attend de pied ferme ». Il y a sa maman à qui l'on téléphone avant de quitter pour l'aéroport et dont la voix vous rassure, quand ce serait à vous de savoir la rassurer. Il y a le chemin vers Charles-de-Gaulle, valise au poing, et cela ressemble à n'importe quel autre départ – plage, ville, montagne, travail ou vacances. Au bout d'à peine quelques heures en l'air, il y a toute la côte du Liban qui apparaît d'en haut, sans outrages visibles, et puis qui se rapproche. On pose le pied sur le sol. Ça va. L'aéroport ressemble à tous les autres aéroports. On en a vu des dizaines sous d'autres néons semblables. Ça va encore. On remarque déjà quelques soldats armés sur la route qui vous conduit vers le centre. Mais on se dit : est-ce qu'il n'y en a pas aussi parfois à Paris, de ceux-là ? On entre dans la ville et elle est belle comme une capitale. On remarque ensuite ses premières balafres : la carcasse glauque du Holiday Inn d'où tiraient les snipers, les grands terrains laissés en béance, des traces de dents dures dans la pierre de certains immeubles, de sales reflets dans une vitre, quelques maisons devenues pots de grès pour des plantes folles, les branches qui bondissent à travers leurs carreaux éclatés. On sent s'agiter les spectres entre un ou deux chantiers. Mais ça va. On s'habitue. On se pose, on avance. On concentre ses yeux sur le rose d'un crépi, sur la poésie d'un balcon où dansent des habits mouillés de couleurs, sur des graffitis moqueurs, sur les cheveux des femmes ou sur les prunelles des hommes, on succombe aux musiques, on a presque envie de devenir croyant pour le velouté d'une pâtisserie du pays, on comprend qu'ici tout cohabite et puis on s'habitue.

Dans le déroulé des jours, on prend le parti du soleil, on met un pied devant l'autre et on recommence, comme le dit la vieille chanson scout, parce que c'est sûrement celle-là, la meilleure façon de marcher. On s'habitue à ce que des policiers arpentent les rues en tenant nonchalamment une mitraillette à leur poing, et qu'ils s'en servent parfois pour faire signe à une voiture d'avancer, comme si l'arme n'était qu'un doigt de plus à leur main. On s'habitue à ce qu'il subsiste parfois des barbelés ou bien de petits postes de surveillance faits de sacs de sable avec des armes en vitrine sur un simple rebord d'avenue marchande. On se plie sans frémir aux passages à la sécurité quand on entre au Salon du Livre ou quand on va voir une expo et qu'il faut vider ses poches devant des mecs qui ne rigolent pas. On s'habitue à ce que les anecdotes narrées par les amis nouveaux débutent souvent par : « C'était un hiver où il y avait eu pas mal d'attentats... » ou encore

« Tu sais, juste là où la bombe a sauté... » ou bien qu'un autre qui vous emmène boire un coup près de la mer s'arrête et vous dit : « Juste ici, sous nos pieds, il y avait un cratère de vingt mètres après l'explosion qui a tué Untel... », avant de poursuivre son histoire sans qu'aucune ombre ne soit passée sur ses joues. On s'habitue. On ouvre chaque matin ses mails et on y trouve tous ces petits mots qu'on vous envoie depuis l'autre rive, tous ces « fais attention », ces « sois prudent », ces « donne de tes nouvelles souvent » sous lesquels on entend « reviens ! n'y va pas ! terre-toi chez toi ! ne va nulle part et reste caché où nul méchant ne te trouvera ! ». On s'habitue.

On s'est habitués, me disent-ils tous quand j'ose poser des questions précises. On va de l'avant et la mort change d'importance. On aime la formule. La mort qui rétrécit. Alors on se met à dire comme eux « les événements », on regroupe dans un mot gris fade tout ce que l'histoire a pu contenir d'attentats, de bombardements, de dangers divers, de poudrières. On ne baisse pas les yeux, mais on s'habitue.



Est-ce que tu crois tout ce que je te dis ? Je peux bien inventer, en rajouter, choisir les détails que j'éclaire ou trouver des mots qui iront en t'aveuglant, puisque tu t'es remis à distance de moi. Je ne trouve plus ta présence autour.

- C'est trop sombre par là, me dis-tu de loin.
- Je sais.
- Pourquoi tu t'avances quand même ?
- Pour que tu ne voies pas ma main qui tremble.



Ce soir, je vais voir une exposition de photos. C'est un peu loin de chez moi, mais j'ai appris le chemin par cœur en retenant des noms compliqués en arabe et en leur accolant par des astuces mnémotechniques des « tourne à droite » ou des « au bout à gauche ». Ce n'est pas grave si la nuit tombe et si les lampadaires de Beyrouth sont rarement tous allumés. Je sais comment m'y rendre. Rue Ghandour Al Saad, tourne à droite. Rue Abdel Wahab, au bout à gauche. Ma marche m'enorgueillit. Si ça se trouve, j'arriverai même à temps pour boire un coup avec A. avant le vernissage. Je marche et je suis fier comme une boussole.

Et c'est là, pas loin du square Sodeco, qu'un cratère s'ouvre sous mes pieds.

J'étais en train de prendre mon téléphone dans ma poche pour vérifier l'heure et ma longueur d'avance. J'étais déjà assez loin dans mon trajet. J'avais croisé un officier mitrailleur sans un haut-le-cœur, vu une façade trouée de balles en lui

trouvant une sorte de beauté ébréchée, j'avais même réussi à traverser une large avenue sans passage piéton quand j'ai entendu l'explosion et que mes pieds n'ont plus touché le sol. Une explosion, deux, quatre, dix, mille explosions dans mes tympan. Mes pieds ont retrouvé l'équilibre et j'ai pu me cacher sous un porche, le cœur en oiseau-mouche, fouillant les alentours et le ciel du regard, guettant la même panique dans l'œil des autres passants, attendant une alarme, un cri ou un attroupement de secours, quand j'ai compris que j'étais dans l'erreur. Ça pétait de partout juste au-dessus d'une palissade à quinze mètres devant, mais ça n'impressionnait personne hormis mon cœur et moi. C'étaient les feux d'une fête. On me l'expliquera plus tard, quand j'en aurai fini avec ces battements dans mes veines et quand mon cœur aura cessé d'être sûr de sa fin venue. À Beyrouth, pour célébrer un anniversaire, un retour de la Mecque ou une naissance, il arrive qu'on tire en l'air ou bien qu'on fasse griller à l'allumette tout ce que l'épicier d'en bas peut vous vendre en pétards ou en feux d'artifice. On prend sa joie et on l'explose. Une explosion, deux, quatre, dix, mille explosions en rafales, en plein milieu d'une cour d'immeuble, de jour comme de soir, à deux pas des avenues passantes. On fait tout péter dans des « boum ! » qui se propulsent avec autant d'éclats qu'une bombe dans le ciel, autant de tessons irisés, d'étoiles inoffensives qui n'effraient plus personne sauf les voyageurs de passage gonflés d'ignorance. On abolit pour un temps le temps, la distance, on se rejoue la pétarade trop familière, mais c'est pour rire. Tant pis pour ceux qui seront projetés un instant dans leurs mauvais souvenirs, lancés contre leur gré dans le passé, ou comme moi recroquevillés sous un porche à croire la guerre à nouveau déclarée, tremblant et sans le sol pour se retenir de tomber. Tant pis pour eux ou pour moi. À Beyrouth, on exprime comme ça une joie que je tiens pour ironique. Et c'est bien ma faute si j'ai eu si peur cette fois-là. Le cratère ouvert n'était que dans mon crâne.

Le temps de me remettre debout, je m'étais mis en retard et j'ai bien failli rater le vernissage. A. ne m'a pas demandé ce qui m'avait mis charrette. Elle m'a plutôt raconté en rigolant ce fameux jour où ses vitres avaient été soufflées par une explosion sur sa rue et qu'il avait fallu replâtrer tout le plafond de sa chambre qui risquait de lui tomber sur la tête.



Ne pas trembler. Ne pas voir en toute chose la guerre prête à revenir. Ne pas me promener sans arrêt sur les rebords du gouffre. Ne pas baisser les yeux. Remettre un pied devant l'autre et recommencer. Il y a du soleil à Beyrouth et pas seulement la bête prête à mordre. Il y a de la musique à Beyrouth et pas seulement des cris apeurés tapés dans les ruines. Il y a de la beauté à Beyrouth, elle n'arrête pas de m'exploser dans l'œil. Ne pas trembler.



C'est une exposition qui parle de ça, évidemment. On s'y fait, on s'habitue, on va de l'avant, mais on ne peut pas s'empêcher de parler de ça, partout, toujours. Qu'on prenne la plume ou sa Nikkon, il ne sera ici jamais question que de ça.

Je passe de photo en photo et chacune d'elles transperce mon cœur d'oiseau. Je laisse entrer dans la faille de mon être les regards affolés des enfants, les yeux hagards des tireurs prêts à la chasse, les yeux morts-vivants d'une femme qui tient des lambeaux tachés de sang dans ses mains. On m'explique que ça s'est passé ici, que ça s'est passé là, que je devrais déjà reconnaître telle rue ou telle place de Beyrouth à un détail ou à un autre. Ça s'est passé où je marche, où je fais mes courses, pas loin d'où j'achète mes *falafels*. Je fais partie de cette même ville, depuis ce temps de bord de gouffre qui s'appelle la paix. Je suis ici et je désapprends de parler. Je deviens tout à coup aphone quand c'est d'un aveuglement bref que je voudrais être pris. Je ne sais pas pourquoi je regarde ça. Je ne sais plus ni réfléchir ni croire en rien. Détourner les yeux ? Essayer d'appeler ces images de l'art et pas du témoignage ? J'essaie de regarder en biais. De m'extasier sur la technique de l'artiste qui a si bien su magnifier des débris. De rire de l'effronterie que je lis sur le menton d'un gamin frondeur devant l'objectif. De me perdre comme dans un film dans les visages figés accrochés au mur, rendus immortels pour me donner des électrochocs à plein corps. De me sentir soulagé de ne pas avoir vu ce que leurs yeux voient. Non. Il n'y a plus de beauté ici. Toute la beauté a déserté. Alors pourquoi est-ce que je regarde ? Qu'est-ce que je suis censé lire sur ces images, apprendre d'elles que je ne sais pas déjà ? Me faire redire que les hommes sont méchants et certaines époques plus sauvages ? Croire en voyant cela que rien ne recommencera alors que l'histoire a cent fois déjà fait mentir toutes les promesses ? Me faire rappeler par un artiste bienveillant célébré ici ce soir que l'on vit dans un monde mal fichu où la violence et la peur se répandent en ondes bien plus puissantes et rapides que ces petites bougies fragiles qu'on appelle l'espoir et qui n'ont qu'un rayonnement ténu, jamais de puissance de feu ?

Pourquoi je regarde ça ?

V. me dira plus tard ce soir-là qu'elle n'avait pas aperçu la terreur muette qu'elle a surprise sur mon visage depuis très longtemps. Et elle s'est excusée au nom de tout le Liban pour cette violence que l'on m'imposait là. Elle s'est excusée, parce qu'elle s'était un peu habituée elle aussi.

Avec la terreur muette imprimée sur ma rétine et sur mes traits, je suis sorti dehors respirer un autre air. Je me suis absenté du dedans. Je suis retourné en pensées jusqu'à la mer, en suivant un chemin que je connais. J'ai marché dans ma tête et j'ai pleuré intérieurement une infinitude d'eau salée. Puis, une fois accosté sur le rivage de mon esprit, j'ai fait l'égoïste et j'ai demandé à la vie de m'éviter d'être un jour coincé sans secours dans la bourrasque d'une guerre.



Est-ce que tu sais à quoi on peut distinguer la pétarade d'un feu d'artifice de celle d'une mitraillette ? Non, tu ne sais pas. Comment tu pourrais le savoir ? C'est L. qui m'a tout expliqué. C'est à son rythme. Celui du feu d'artifice est soutenu, régulier, alors que celui de la mitraillette fait des pauses sans musique, il est comme disloqué, c'est ce qui le rend si désagréable à l'oreille.

– Ça m'inquiète que tu parles de ça.

– Je sais. Je sens ça comme un devoir, peux-tu comprendre ? Un auteur à Beyrouth, tu vois le genre. La contrainte. À moins que je sois venu ici juste pour voir, pour être aveuglé et pour me taire ? Peut-être que c'est ça.

– On rentre, maintenant ? C'est nuit noire ici.

– *Yalla*, allons-y. Non, attends, il s'est encore passé une chose sur le chemin du retour. Je te raconterai en marchant.



Si on faisait la carte de tous les endroits où il y a eu des attentats, on ne voudrait plus jamais sortir de chez soi. Chaque rue serait une sorte d'embuscade. Chaque avenue serait une sorte de charnier. Chaque ruelle une travée jonchée de corps et de décombres. Si on faisait ensuite la carte de tous les lieux de la ville où des frères se sont engueulés, où des mères ont giflé leur enfant, où des amants se sont menti, où des amoureux se sont séparés, où des vieillards ont attendu en vain, où des chats se sont fait écraser, où des oiseaux ont crevé sous les pattes des autres chats, on se terrerait chez soi sans plus jamais ouvrir sa porte. Les trottoirs et les rues seraient des inventions inutiles. Si je te montrais sans arrêt sur moi tous les endroits où on m'a fait du mal, toutes mes blessures de sang, d'orgueil, d'amour, toutes les trahisons que je porte, toutes mes cicatrices de peau ou de souvenirs, alors jamais plus tu ne voudrais venir à ma rencontre.

C'est un peu comme toi et moi, penses-tu ? On s'est fait du mal l'un et l'autre parfois, mais on s'est habitués.



Une fois le vernissage achevé et tous les verres bus, mon cœur ayant un peu rabattu ses ailes, j'ai accepté qu'on me raccompagne en voiture, ne me sentant plus la force de me rappeler mon chemin à l'envers, tous ces noms compliqués en arabe que j'avais si bien associés à des chemins à prendre. J'allais me laisser porter et filer droit vers ma chambre, vers un repos très espéré après une soirée aussi abrupte. Mais on est à Beyrouth, où nul chemin ne s'emprunte facilement et où rien ne semble anodin. On est tombés sur l'un de ces embouteillages monstrueux dont cette ville a le secret. Klaxons en cavalcades. Impatiences claironnantes. Policiers qui ne savent plus vers où pointer leur mitraillette. Quelqu'un d'autre

dans la voiture a dit : « Pas le choix de passer par Sassine. » Le nom de Sassine m'a piqué l'oreille. À mon intention, on a dit : « Tu sais, c'est là où, le mois dernier... »

Oui, je sais. C'est là où on a pulvérisé une voiture et fait s'envoler des dizaines de corps parce qu'on en visait un seul. Je connais mon petit lexique des horreurs.

La voiture a déjà bifurqué. On roule vers place Sassine et c'est le silence dans tout l'habitacle. Certains ont encore le bruit de la déflagration dans l'oreille, d'autres se l'imaginent et c'est presque pire. Je prépare mon cœur à ne pas se laisser défenestrer de sa cage d'os. On approche de la place. Puisque le feu est au rouge, les autres peuvent me montrer une rue perpendiculaire du doigt. Ils me disent : « C'est là », mais ils ne regardent pas vers « là » ni moi non plus. Je lève plutôt les yeux vers la place qu'on a cernée à hauteur de ceinture d'homme par des rubans jaunes marqués DANGER et à hauteur de branches d'arbres par des rubans blancs. Des rubans qui se croisent dans les airs, suspendus aux lampadaires, rayons fragiles battant au vent de novembre. Plus loin flotte une large banderole qui porte une inscription en arabe. En attendant que le feu vire au vert et qu'on reparte loin de la place où ça s'est passé, je demande ce qui est écrit. C'est un poème à la mémoire d'une des disparues, me dit-on. Un poème qui parle d'amour, de forêts et d'oiseaux. Le feu change. La voiture se remet en marche après cette minute en apesanteur. On met lentement la place derrière soi.

Je n'ai pas regardé vers la rue perpendiculaire où ça s'est passé. Je n'ai même pas pleuré du dedans, ni me suis réfugié en pensées près de ma mer intérieure. Je suis resté aphone et j'ai attendu qu'on me dépose enfin chez moi.



Je pense à ce film de Danielle Arbid qui se passe en temps de guerre. À ces scènes hallucinantes durant lesquelles des repas de familles tout ce qu'il y a de plus normaux (des cris, des insultes, des hargnes sanguines, rien que de très normal) sont soudain interrompus par le bruit des bombardements. Tous déposent alors doucement leur fourchette et doucement descendent vers la cave où ils attendent et remettent leurs engueulades à plus tard. Longtemps, ils attendent. Comme crevés d'ennui. Comme si d'avoir peur les avait usés à la longue. Sans un cri et sans panique, ils attendent et c'est tout, tandis que les murs tremblent et que leur parvient l'écho des bombes. Juste crevés d'ennui et de temps long. Je pense à cette vieille qui, pour tromper la torpeur peut-être, secoue l'épaule de son mari en lui disant : « Georges ! Georges ! Les bombes approchent ! », et à Georges qui sans même lever les yeux vers elle lui lance : « Qu'elles approchent, qu'est-ce que j'y peux ? »



Allez voir si vous êtes curieux. Allez visiter cette rue perpendiculaire où tout s'est arrêté dans un souffle de mille degrés de chaleur, un vendredi où l'on n'espérait rien. Allez arpenter le cratère. Allez assouvir votre soif de voir et de comprendre, votre « de vos yeux vu » censé vous rendre plus fort ou plus humain, je n'ai jamais compris en quoi. Allez poser le pied là où toute vie s'est dissoute si vous le voulez. Pour cette balade-là, je m'absente. J'ai assez des images qui crépitent dans ma tête et d'avoir perçu le soulagement muet de tous ceux qui bénissent le hasard pour n'avoir pas eu une course à faire à Sassine exactement ce jour-là. Allez-y, moi je serai occupé ailleurs. Je serai posé là-bas, sur le rocher. Vous reconnaîtrez ma silhouette fragile de loin. Je serai face à la mer, là où rien n'explose. À repenser à un certain poème qui parle d'amour, de forêts et d'oiseaux. À répéter malgré ceux qui pulvérisent des voitures et malgré toute chose que le monde est beau que le monde est beau que le monde est beau. Une bougie dans le ventre.



La prochaine fois que ça arrive, la prochaine fois que ça pétarade à quinze mètres devant moi et qu'à cause de ça, le cœur en oiseau-mouche, à cause d'eux qui m'assombrissent l'esprit avec leur logique crasseuse, je crois que la terre s'ouvre sous moi et que mon corps va se répandre en lambeaux, j'aimerais bien que tu sois là, tout près. Que tu viennes doucement poser ta main sur ma poitrine et que tu me dises dans un souffle tiède : hé, c'est une fête. C'est les feux d'une fête, c'est tout. Souris, vieux.



Depuis la fenêtre où j'écris, j'arrive à apercevoir un trait d'horizon en pointillé. Un peu de mer derrière le port. Des grues qui font danser leurs fardeaux. Les grands réservoirs, les entrepôts de tôle. Des panneaux publicitaires vantant les mérites d'un téléphone à coups de sourires très blancs. Quelques branches d'arbres en travers, des antennes de télé. L'autoroute qui gronde et qui empêche le bruit des vagues d'arriver jusqu'ici. Un horizon qui n'a rien du trait définitif.

Dans la rue en bas, on klaxonne, on se hèle en arabe mêlé de français. « *Kifak ? Ça va ?* » Le vélo du vendeur de *kaak* essaie d'avoir son mot à dire avec son minuscule clairon. Un chien aboie dans le vide, juste pour signifier qu'il voit tout depuis le balcon qui le retient prisonnier. Les volets verts de l'immeuble d'en face tentent de faire oublier sa carrure de ciment. J'aime comment le soleil choisit d'y tomber quand même. Une enfant apprend le violon et laisse sa fenêtre ouverte pour qu'on suive bien les progrès qu'elle fait. Les bonnes des appartements voisins suspendent du linge entre deux gorgées de thé. Des paniers noués à des cordes montent et descendent des étages pour les courses du jour (on les fait descendre appesanties de quelques billets, on appelle l'épicier du coin pour la commande et on attend son signal pour agripper la corde et ramener à soi trois

paquets de lessive, un pot de *labneh* ou des cigarettes qu'on ira fumer dehors, plus tard, quand la journée verra poindre les premières fatigues du corps). Les voitures ne font jamais de pause, mais les marcheurs arrivent à se faufiler quand même.

« *Kifak* ? Ça va ? »

Toute la ville me fait des signes. Je prends mon écharpe et je sors, comme on rejoint une amie qui soudain vous appelle en disant : « Je suis en bas, tu descends ? »

Ce beau jour est une danse. Ce paysage une offrande vivante. À ce genre de rendez-vous-là, je crois qu'on ne s'habitue pas.